

**www.e-rara.ch**

**Vie de Napoléon Buonaparte, empereur des français**

**Scott, Walter**

**Paris, MDCCCXXVII [1827]**

**ETH-Bibliothek Zürich**

Shelf Mark: Rar 6992

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-28437>

Chapitre XVI.

---

**www.e-rara.ch**

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

---

**Nutzungsbedingungen** Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

**Terms of Use** This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

**Conditions d'utilisation** Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

**Condizioni di utilizzo** Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

CHAPITRE XVI.

---

## SOMMAIRE DU CHAPITRE XVI.

---

Préparatifs de guerre. — Positions des troupes alliées : elles s'élèvent à un million ; — celles de Buonaparte, pas au-delà de 200,000 hommes. — Il n'ose renouveler la conscription. — Garde nationale. — Sa répugnance à servir. — Plusieurs provinces mal disposées pour la cause de Napoléon. — Un rapport de Fouché fait connaître la désaffection générale. — Insurrection dans la Vendée, réprimée. — Ressources militaires de la France. — Plan de campagne de Napoléon. — Paris mis en état de défense. — Les villes et les passages des frontières aussi fortifiés. — Généraux qui acceptent le commandement sous Napoléon. — Il annonce son projet de se mesurer lui-même avec Wellington.

## CHAPITRE XVI.

---

Nous allons considérer maintenant les préparatifs pour l'invasion de la France sur toute la frontière orientale, les moyens de résistance que les talens de l'empereur opposaient à ses nombreux ennemis, et la situation intérieure du pays lui-même.

Tandis que les événemens que nous venons de rapporter se passaient en France, les alliés faisaient les plus gigantesques préparatifs pour le renouvellement de la guerre. Le chancelier de l'échiquier d'Angleterre avait fait un prêt de trente-six millions sterling à des termes généralement modérés, et ce trésor avait très-activement servi la coalition.

Le congrès avait été transféré de Vienne à Francfort, pour être plus près du théâtre de la guerre. Les empereurs de Russie et d'Autriche, ainsi que le roi de Prusse,

s'étaient encore une fois mis à la tête de leurs armées respectives. Toute la frontière orientale était menacée par des forces immenses : cent cinquante mille Autrichiens , débarrassés de Murat , pouvaient entrer en France par la Suisse , les cantons ayant accédé à la coalition. Une armée pareille menaçait le Haut-Rhin ; Schwartzemberg commandait les Autrichiens en chef , ayant sous lui Bellegarde , Frimont , Bianchi et Vincent. Deux cent mille Russes avançaient vers les frontières de l'Alsace. Le grand-duc Constantin fut nommé généralissime ; Barclay de Tolly , Sacken , Langeron , etc. , eurent des commandemens particuliers. Cent cinquante mille Prussiens , sous Blücher , occupaient la Flandre , et furent réunis à quatre-vingt mille hommes de troupes anglaises , ou à la solde de l'Angleterre , sous le duc de Wellington. Là se trouvaient aussi les contingens des différens princes de l'Allemagne ; en sorte que les forces alliées furent estimées à plus d'un million d'hommes. Le lecteur ne doit cependant pas supposer que ces forces immenses étaient ou pouvaient être réunies ; elles étaient nécessairement disposées sur divers lignes , sui-

vant les moyens de subsistance, et successivement amenées pour se soutenir l'une l'autre.

Pour faire face à ces préparatifs immenses, Napoléon, avec son talent et sa célérité ordinaire, avait encore trouvé d'étonnantes ressources. L'armée régulière, réduite par les Bourbons, avait été, par le rappel des officiers retirés et des soldats licenciés, augmentée d'un peu plus de cent mille hommes, pour doubler le nombre des troupes exercées : mais c'était encore peu dans la balance. La conscription était si intimement liée aux guerres de conquêtes et de désastres de Napoléon qu'il n'osa pas proposer, et la chambre des représentans n'aurait point consenti à recourir à cet ancien et odieux mode de recrutement, par lequel pourtant Buonaparte comptait qu'il pourrait trouver encore, dans le mois de juin, trois cent mille hommes. Cependant on proposa de mobiliser, pour un service actif, deux cents bataillons choisis de la garde nationale, ce qui eût formé une force de cent douze mille hommes. Il fut aussi proposé de lever dans les départemens autant de fédérés qu'on pourrait,

c'est-à-dire des volontaires des classes inférieures. La levée de la garde nationale fut ordonnée par un décret impérial du 5 avril 1815, et des commissaires, principalement de la faction jacobine, furent envoyés dans les différens départemens, Buonaparte étant bien aise tout à la fois de les employer et d'en délivrer Paris. Leurs efforts toutefois ne réussirent pas à exciter le zèle du pays ; car, ou ces hommes survivaient à leur propre énergie, ou la nation avait été trop long-temps accoutumée à leur éloquence pour en être encore émue. La liberté et la fraternité n'étaient plus des mots de ralliement, et l'appel aux armes par des décrets aussi péremptaires que ceux de la conscription, quoique sous un autre nom, répandaient généralement un esprit de dégoût dans la plupart des départemens du nord de la France, où, comme en Bretagne, la désaffection des habitans se montrait par une opiniâtreté boudeuse plutôt que par une résistance active aux décrets de Napoléon. La garde nationale refusa de marcher, et, quand elle y était forcée, elle saisissait toutes les occasions de désertier et de retourner chez elle ; si bien

qu'il arrivait souvent qu'un bataillon de six cents hommes diminuait d'un tiers avant d'avoir fait deux lieues.

Dans les départemens du Gard, de la Marne et de la Loire-Inférieure le drapeau blanc fut déployé, et l'arbre de la liberté, qui avait été replanté dans beaucoup d'endroits après la régénération politique de Buonaparte, fut arraché : l'esprit public, dans la plupart des provinces, se montra hautement défavorable à Napoléon.

Un rapport de Fouché retraçait vivement cette désaffection générale. Napoléon considéra toujours ce mémoire comme publié dans la vue de lui nuire ; et comme ce versatile homme d'état était déjà en correspondance secrète avec les alliés, il est probable en effet qu'il le fit à dessein d'encourager les royalistes et de décourager les partisans de Napoléon. Cet archi-intrigant<sup>1</sup>, à qui, suivant une expression de Junius, la trahison elle-même ne pouvait pas se fier, fut au moment d'être pris dans ses propres filets ; et quoiqu'il usât d'une adresse infinie, Napoléon l'aurait jeté dans un cachot ou fait fusiller sans Carnot, qui

<sup>1</sup> *Arch-intriguer.*

lui dit que son règne ne durerait pas une heure après <sup>1</sup>.

Ainsi Buonaparte était déjà presque réduit à l'emploi de généralissime, et il ne manquait pas de personnes qui osaient le supplier de guérir les blessures de la patrie, par une seconde abdication en faveur de son fils; mesure que le parti populaire croyait pouvoir détourner le danger présent d'une invasion.

Sur ces entrefaites, dans le courant de mai, une insurrection éclata dans la Vendée, sous d'Autichamp, Suzannet, Sapineau, et surtout le brave Larochejaquelein. La guerre ne fut ni longue, ni sanglante,

<sup>1</sup> Les particularités de cette intrigue montrent avec quelle audace et à quels risques le ministre Fouché nageait ou plongeait dans les eaux troubles de la politique, qui étaient son élément. Un agent du prince Metternich avait été dépêché à Paris, pour entrer en communication avec Fouché, de la part du gouvernement autrichien. Cette personne fut soupçonnée, dénoncée à Buonaparte, et arrêtée par sa police intérieure, laquelle, car on ne peut prendre trop de précaution dans un état bien administré, surveillait et espionnait la police générale sous Fouché. L'agent fut amené devant Buonaparte, qui le menaça de le faire mettre à mort sur-le-champ, s'il ne lui disait toute la vérité. Cet homme confessa alors que Metternich l'avait adressé à Fouché, pour lui dire d'envoyer à Bâle un agent sûr, qui s'aboucherait avec une personne de confiance du ministre autrichien, que l'envoyé de Fouché devait recon-

car une force irrésistible fut dirigée contre les insurgés, sous les généraux Lamarque et Travot. Le peuple était mal préparé pour la résistance, et le gouvernement le menaçait de la dernière sévérité. Les instructions militaires de Carnot se ressentirent de son ancienne éducation à l'école de la terreur. Toutefois la chambre des repré-

naitre à un signe particulier, qu'il indiqua aussi. « Avez-vous rempli votre commission en ce qui concerne Fouché ? dit l'empereur. — Je l'ai faite, répondit l'agent autrichien. — Et a-t-il dépêché quelqu'un à Bâle ? — C'est ce que je ne puis dire. » L'agent fut mis au secret. Le baron Fleury de Chaboulon, qui était présent, fut aussitôt dépêché à Bâle, pour représenter l'agent que Fouché devait y envoyer, et voir jusqu'où pouvait aller cette intrigue entre les ministres français et autrichien. Fouché découvrit bientôt que l'agent de Metternich était en prison; il conjectura son sort, et fit demander une audience à l'empereur. Après avoir parlé d'autres choses, il sembla se rappeler, et demanda pardon avec une indifférence affectée, de n'avoir pas d'abord mentionné une affaire de quelque conséquence, qu'il avait pourtant oubliée au milieu de tant d'autres. « Un agent lui était venu du gouvernement autrichien, pour qu'il envoyât quelqu'un de confiance à Bâle, à un correspondant de Metternich, et il venait maintenant demander s'il plairait à Sa Majesté qu'il profitât de cette ouverture, pour apprendre les secrets desseins de l'ennemi. » Napoléon ne fut pas trompé par cette ruse; il y avait plusieurs glaces dans l'appartement, par lesquelles il pouvait apercevoir, et jouir de l'embarras mal caché de son perfide ministre. « Monsieur Fouché, dit-il, il pourrait être dangereux de

sentans ne sanctionna pas, sous tous les rapports, les rigueurs du gouvernement. Quand un membre nommé Leguevel fit une motion pour punir les royalistes de l'Ouest, l'assemblée l'entendit avec patience et approbation proposer que les bois et les terres des révoltés (qu'il qualifiait de brigands, prêtres et royalistes) fussent

me traiter comme un sot; j'ai votre agent sous ma garde; et j'ai pénétré toute votre intrigue; avez-vous envoyé quelqu'un à Bâle? — Non, Sire. — C'est heureux pour vous; si vous l'aviez fait, vous étiez mort. » Fleury ne put rien tirer d'important de Werner, l'homme de confiance de Metternich, qu'il trouva à Bâle. L'Autrichien semblait attendre des communications de Fouché, sans être disposé à lui en faire. Fleury toucha le projet d'assassiner Buonaparte, que Werner rejeta avec horreur, comme bien loin de la pensée de Metternich et des alliés. Ils convinrent d'une seconde entrevue, mais, dans l'intervalle, Fouché fit avertir l'Autrichien, et le baron Fleury, à son second voyage à Bâle, ne trouva plus M. Werner.

Buonaparte fait presque le même récit de cette intrigue, dans ses conversations de Sainte-Hélène, que Fouché dans ses Mémoires; mais Napoléon ne fait pas mention de l'intervention de Carnot pour le sauver. « Vous pouvez faire fusiller Fouché aujourd'hui, dit le vieux jacobin, mais demain vous cesserez de régner. Le peuple de la révolution ne vous permet de garder le trône qu'à condition que vous respecterez ses libertés; il compte Fouché pour une de ses plus sûres garanties; s'il est coupable, il doit être légalement jugé. » Buonaparte n'acquérant donc aucune preuve contre Fouché par la mission de Fleury, fut obligé de fermer les yeux sur ce qu'il ne voyait que trop bien.

confisqués ; mais quand il ajouta que non-seulement les insurgés , mais leurs parens en ligne directe seraient déclarés hors la loi, un cri général d'horreur chassa l'orateur de la tribune.

Après une bataille près de la Roche-Servière, qui coûta la vie au brave Larochejaquelein, le reste des chefs signa une capitulation par laquelle ils renvoyaient leurs soldats et mettaient bas les armes, lorsqu'en tenant quelques jours de plus ils eussent appris la bataille de Waterloo. Délivré de la guerre civile, Napoléon ne songea plus qu'à se préparer à celle de l'étranger.

Les moyens employés par le gouvernement français, et dont nous avons déjà parlé, avaient mis Carnot en état de présenter les forces nationales sous un point de vue imposant. Par son rapport aux deux chambres, il établissait que le 1<sup>er</sup> avril 1814, l'armée était de quatre cent cinquante mille hommes, qui avait été réduite par les Bourbons à cent soixante-quinze mille. Depuis le retour de Napoléon, le nombre s'était accru jusqu'à trois cent soixante-quinze mille combattans de

toute arme ; et l'on s'attendait qu'avant le 1<sup>er</sup> août, il monterait à cinq cent mille hommes. La garde impériale, citée comme le plus bel ornement de la patrie pendant la paix, et son meilleur rempart pendant la guerre, était de quarante mille hommes.

Des efforts étonnans avaient réparé, disait le rapport, les pertes de l'artillerie pendant les trois désastreuses années de 1812, 1813, 1814. Vivres, munitions, armes de toute espèce, étaient en abondance. La cavalerie avait été remontée d'une manière surprenante : enfin, on avait pour corps de réserve toute la garde nationale sédentaire, ainsi nommée, parce qu'elle n'était pas comprise dans les bataillons mobilisés ; mais la masse était ou incapable de servir, ou ne voulait pas servir, et l'on ne pouvait y compter que pour assurer la tranquillité publique ; des corps de fédérés avaient été organisés dans tous les départemens où l'on avait pu les appeler aux armes.

Parmi toutes ces forces, Napoléon choisit une grande armée pour agir sous ses ordres immédiats : le plus grand soin fut apporté au choix des hommes, à leur équi-

pement et au matériel. Le nombre total pouvait monter à cent cinquante mille hommes, corps de troupes le plus considérable peut-être qu'on puisse faire agir sur un plan uniforme d'opérations, ou soumettre à un généralissime. Une déduction considérable toutefois est nécessaire pour arriver au calcul exact de sa force effective.

D'après ces préparatifs, on ne douta point que Napoléon ouvrirait la campagne par l'offensive. Il ne convenait ni à son caractère ni à la circonstance d'attendre que l'ennemi eût réuni toutes ses forces sur les frontières; il valait mieux, dans l'intérêt de son système et de ses dispositions, tomber sur quelques corps séparés de l'armée des alliés, les surprendre, suivant sa propre expression, en flagrant délit, et, par leur dispersion ou leur anéantissement, ranimer le courage de la France, l'engager à combattre de nouveau pour lui, intimider les puissances confédérées, et gagner du temps, pour jeter parmi elles des semences de divisions. Les royalistes eux-mêmes, dont les intérêts étaient si intimement liés à la défaite de Buonaparte, étaient

épouvantés à la vue de ces immenses préparatifs, et prévoyaient tristement des victoires comme premier résultat, quoiqu'ils espérassent cependant que Napoléon serait enfin, comme en 1814, renversé par la supériorité du nombre et par des efforts réitérés.

Mais, quoiqu'on s'accordât universellement sur le mode de tactique adopté par Napoléon, il y eut une différence d'opinion sur le point où se dirigeraient les premières attaques; et on pensa généralement que, se fiant sur la force de Lille, Valenciennes et des autres places fortifiées sur les frontières de la Flandre, sa première attaque réelle, quel que diversion qu'il pût faire ailleurs, se porterait sur Mannheim, dans la vue de diviser les armées russe et autrichienne au moment de leur formation, ou de les attaquer séparément pour prévenir leur communication sur la ligne. S'il réussissait ainsi à écraser l'armée avancée des Autrichiens et des Russes, en dirigeant toutes ses forces sur ce point avant que les ennemis fussent bien préparés, on supposait qu'il aurait pu renverser le plan des alliés pour cette campagne.

Mais le désir de Napoléon était d'en venir à une affaire décisive avec les chefs les plus entreprenans des armées ennemies ; il connaissait Blücher et la réputation de Wellington, il résolut donc de marcher contre ces généraux , tandis qu'il opposait des murs et des places fortifiées aux mouvemens plus mesurés et plus prudens du général autrichien Schwartzenberg, tout en espérant que la distance rendrait le progrès des Russes sans effet.

Suivant son système général, Paris, sous la direction du général Haxo, fut mis, du côté du nord, dans un état de défense complète par une double ligne de fortifications, tellement que, si la première ligne était forcée, les défenseurs pourraient se retirer dans la seconde, au lieu d'être obligés, comme l'année précédente, de quitter les hauteurs et de retomber sur la ville. Montmartre fut bien fortifié : la partie méridionale de Paris, sur la rive opposée de la Seine, fut seulement couverte par quelques travaux, que le temps et la terreur ne permirent pas de pousser plus loin. Mais on considérait la Seine comme une barrière, ainsi qu'on l'avait éprouvé en 1814.

De semblables précautions furent observées sur les frontières; on construisit des retranchemens dans les cinq passages principaux des Vosges, et tous les défilés naturels et les forts de la Lorraine furent mis dans le meilleur état possible de défense. On fortifia avec le plus grand soin les places de la ligne intérieure. La belle position militaire sous les murs de Lyon fut améliorée avec beaucoup de dépenses et de travaux : une tête de pont fut élevée aux Brotteaux; un pont-levis et une barricade protègent le faubourg de la Guillotière; on éleva des redoutes entre la Saône et le Rhône, et sur les hauteurs de Pierre-Encise et du quartier Saint-Jean. Guise, Vitry, Soissons, Château-Thierry, Langres et toutes les villes capables de quelque défense, furent fortifiées, autant que possible, avec des postes, des palissades, des redoutes et des ouvrages de campagne. L'armée russe, malgré sa marche forcée, n'était pas encore arrivée sur la ligne des opérations, et Napoléon espérait sans doute que ces places arrêteraient les progrès des Autrichiens, puisque la tactique bien connue de leurs généraux consiste à ne point

laisser en arrière des forteresses ou des villes possédées par l'ennemi, quel que soit leur peu d'importance ou la faiblesse de leur garnison, ou quand bien même ils seraient assez nombreux pour les masquer complètement.

Avant de commencer ses opérations, Napoléon appela auprès de lui les meilleurs de ses généraux. Soult, ministre de la guerre sous Louis XVIII, fut nommé major-général. « Il obéit, dit-il, non point comme ennemi du roi, mais comme un citoyen et un soldat dont le devoir était d'obéir au chef du gouvernement quel qu'il fût. » C'était ainsi que le vicaire de Bray<sup>1</sup> se soumettait en esprit à chaque chef de l'église *pro tempore*. Ney reçut l'ordre de se rendre à l'armée de Lille, « s'il désirait, suivant l'expression de l'ordre même, être témoin de la première bataille. » On sollicita instamment Macdonald d'accepter un commandement, mais il refusa avec dédain. Davoust, ministre de la guerre, entreprit de détruire ses scrupules, et lui parla de ce qu'exigeait son honneur. « Ce n'est pas de vous, répondit le maréchal,

<sup>1</sup> Du temps de Cromwell.

(Edit.)

que je dois apprendre les sentimens de l'honneur ! » et il persista dans son refus. D'Erlon, Reille, Vandamme, Gérard et Mouton-Duvernet agirent comme lieutenans-généraux. La cavalerie fut placée sous le commandement de Grouchy (que Napoléon avait créé maréchal); Pajol, Excelmans, Milhaud et Kellermann furent ses seconds dans le commandement. Flahault, Dejean, Labédoyère et d'autres officiers de distinction agirent comme aides-de-camp de l'empereur. L'artillerie se composait de trois cents pièces; la cavalerie approchait de vingt-cinq mille hommes; la garde avait été portée au même nombre, et il est assez probable que l'armée entière s'élevait à la force effective de cent trente mille soldats, dans l'état le plus complet d'armes et d'équipement. Ces soldats marchaient à une guerre qu'ils avaient fait naître eux-mêmes, sous un empereur qu'ils avaient proclamé, et tous portaient dans leur cœur la résolution de mourir ou de vaincre.

Pour protéger le reste de la frontière, pendant la campagne de Napoléon en Flandre, Suchet fut investi du commandement

sur les frontières de la Suisse, avec des instructions pour attaquer Montmélian aussitôt que possible, après le 14 juin, jour fixé par Buonaparte pour le commencement des hostilités. Masséna reçut l'ordre de se rendre à Metz pour prendre le gouvernement de cette importante forteresse, et le commandement des troisième et quatrième divisions. Tous les préparatifs ainsi faits, Napoléon annonça enfin ce qui avait long-temps occupé ses pensées secrètes. « Je vais, dit-il en se jetant dans sa voiture pour rejoindre son armée, je vais me mesurer avec Wellington. »

Mais quoique les expressions de Napoléon exprimassent la confiance et le défi, ses sentimens intérieurs étaient d'une nature différente. « Je ne sentais pas, disait-il plus tard dans son exil, cette pleine confiance dans un succès final, qui accompagnait mes premières entreprises, soit parce que j'étais arrivé à cet âge de la vie où les hommes n'ont plus de droit aux faveurs de la fortune, soit que l'impulsion de ma course semblât arrêtée à mes propres yeux et à ma propre imagination; il est certain que je sentais un abattement

d'esprit. La fortune, qui avait coutume de suivre mes pas pour me combler de ses dons, était devenue une divinité sévère, mécontente, dont je ne pouvais arracher que peu de faveurs, pour lesquelles elle exigeait une rétribution rigoureuse; je n'avais pas plus tôt remporté un avantage qu'il était suivi d'un revers. » Ce fut avec de tels pressentimens, fondés sur les circonstances du moment, et qui ne furent point démentis par l'événement, que Napoléon commença sa courte et dernière campagne.